

LE PROJET DE ROMAN DE LICHTENBERG
SUIVI DU PROJET DE PRÉFACE
DE WITTGENSTEIN

Si les livres, comme les rues de Tokyo n'ont pas de nom, étaient sans titre, la lecture, transformée, commencerait par un immense travail préalable d'identification – savoir si tu as entre les mains un traité philosophique ou un roman policier, et de quel siècle et de quel continent. Nous paierions des guides de lecture comme on paye des chauffeurs de taxi, nous recourrions à des indicateurs de lecture comme la police a les siens. Qu'un livre soit mal classé, dans les faits – imaginer la *Critique de la Raison pure* en Carré Noir –, ou selon moi – si je ne reconnais pas de paysage quelque peu familier, si le livre ne se présente pas, ordre ou tournure, comme je l'avais anticipé, prévu, prélu –, et la difficulté de lire est aggravée du sentiment de s'être trompé comme on se trompe de rue. Sans que le détournement soit conspiré il existe de faux livres, non pas ceux auxquels il manque des pages ou dont les chapitres ont été désordonnés au brochage (ceux-ci on peut les échanger), mais de ces livres qui, par un concours de circonstances, l'histoire de leur écriture, de leur auteur, de leur publication, procurent le sentiment que nous n'avons pas le bon ordre du livre. Un faux livre est ainsi un livre dans le désordre, les talmudistes ont peut-être épilogué à partir de ce soupçon.

C'est par commodité par exemple qu'on intitule les écrits de Lichtenberg que son frère avait appelés « Écrits mélangés » et que lui-même nommait pour certains pas-

sages son « Livre-brouillard », *Aphorismes*¹. Par commodité ou souci d'objectivité on a classé ces notes, jamais publiées du vivant de leur auteur, dans un ordre chronologique. On a fait de même pour les *Remarques mélangées* de Wittgenstein² que son « éditeur » posthume Georg Henrik von Wright qualifie également d'aphorismes. (Le rapprochement vient de ceci : les textes de Wittgenstein et de Lichtenberg furent publiés intégralement pour celui-ci, presque intégralement pour celui-là, à l'exception du *Tractatus logico-philosophicus*, après leur mort. Le premier admirait le second, par amitié Wittgenstein m'a conduit à Lichtenberg³.)

Ces « œuvres » n'ont pas été voulues telles par leurs auteurs. Le lecteur qui est un bibliothécaire en puissance, qui aime classer par genres, qui aime intituler – parce que le titre dit le genre – pressent une malfaçon. L'inachèvement ne semble pas ici achever par excellence le projet, comme on pourrait le dire des romans de Kafka. D'où la difficulté de la manipulation; d'autant que les séquences de textes ne rencontrent qu'à l'occasion la figure de la sentence ou du proverbe, de la « formule si frappante, autoritaire et évidente qu'elle puisse se passer d'être signée ». Les notes de Lichtenberg, les remarques de Wittgenstein sont moins des phrases bien tournées que des détours irracontables de la pensée; elles ne se retiennent pas, elles s'effacent. Les textes si courts qu'ils passent devant nos yeux comme des voitures à grande vitesse, ne marquent pas de leur style comme la maxime ou l'aphorisme, ils nous obligent à relire ce qu'on vient de lire, comme les livres de solfège ou les manuels de lecture pour enfants ils semblent destinés au déchiffrement effectivement. Ils nous contraignent à nous surveiller nous-mêmes. Où l'un des

1. « Livre-brouillard, par allusion au livre où les comptables inscrivent les premiers éléments de leurs opérations », explique Marthe Robert dans sa préface à l'édition de 1947 des *Aphorismes*, réédités en 1980 aux Presses d'Aujourd'hui.

2. *Vermischte Bemerkungen*, Bibliothek Suhrkamp, 1977, non traduit.

3. Je ne veux pas assimiler les deux textes. Le sort commun de leur publication, comme des traits communs entre leurs auteurs – tous deux inventeurs, tous deux voués à de multiples activités, tous deux pratiquant le métier d'écrire comme une activité secondaire –, créent cet effet d'amitié; il donne le point de départ.

buts de Wittgenstein qui était de contraindre le lecteur à épouser son rythme de lecture à lui, un tempo lent, est atteint.

Tout se passe comme si de l'intérieur du livre celui qui l'écrivit nous tenait en respect, tandis que nous, nous serions à la porte. Il ne nous ferait entrer qu'en nous obligeant à revenir sans cesse sur nos traces, il nous contraindrait à circuler dans le labyrinthe comme des rongeurs à qui l'on aurait laissé de la nourriture en des coins différents, suivant une loi saugrenue. Le mode d'emploi ne nous est pas donné. La figure aphoristique ne tombe que comme anaphore ou emblème de ces impossibles-à lire-comme-un-roman. Ces notes établies en pleine page, qui sont rien moins que des marges, disent au lecteur « dis-moi mon titre », s'ingéniant à le perdre dans le brouillard du livre.

La fiction serait-elle le premier pas vers l'ordre devant les échecs successifs de la méthode, si nous disions du livre de Lichtenberg qu'il fut *Pour la naissance d'un roman?* Que de cahier en cahier, accumulant et dévoilant, Lichtenberg en vint entre 1789 et 1793 à souhaiter que le monde aboutît à un roman? Que s'il avait écrit « j'ai souvent été avare de mes remarques, je veux dire que je les ai mises en réserve pour l'avenir, sans jamais les dépenser volontiers. Aussi il pourrait bien se faire que certaines ne vissent jamais le jour », à ce moment il se résolut? A vif, cette note, cœur, noyau, le sujet : « Roman. L'homme qui promet de se taire et bavarde contre son gré. » Il y aurait eu (illustration?) une carte où le village du héros aurait été reproduit très grand avec tous les moulins, etc., puis « les choses de plus en plus petites au fur et à mesure qu'elles s'éloignent ». Ç'aurait été un roman d'amour, c'est vraisemblable : « Si tout à coup on ne pouvait plus reconnaître les sexes aux vêtements et qu'on soit obligé de deviner même les sexes, un nouveau monde de l'amour naîtrait. Ceci mériterait d'être traité dans le roman, avec sagesse et reconnaissance du monde. » Il y aurait eu des lettres dans le plus grand contraste avec l'action (modèle : une lettre sur le bonheur qu'on retrouve écrite d'un homme qui vient de se suicider). C'est tout. Tout ce que nous

savons. Et que l'auteur aurait eu besoin d'un dictionnaire de chasse pour écrire le roman...

Or tout concourait vers ce point du livre où la promesse de l'arrêt a été contredite par le désir du mouvement. Et rien ne définit mieux ces cahiers sans cesse poursuivis sur trente-cinq ans, et rien ne résume leur enjeu plus ostensiblement que le projet et le sujet de ce roman « l'homme qui promet de se taire et bavarde contre son gré », où tant de notes apparemment insensées auraient trouvé leur place. D'avoir entrevu l'âme de son sujet – la description du corps de la langue, moi – au moment d'entrer Lichtenberg se retira. Et, jusqu'à ce point où « le perroquet ne parlerait plus que sa langue maternelle », la langue – le livre – se défait, rendue à ses différentes utilités (ou inutilités) : d'alimenter soit un almanach, soit un herbier, soit un dictionnaire de citations; ou encore destinée à préparer une épitaphe; bref toutes les utilisations en court métrage de la langue.

Interminablement L. W.¹ bégaya le commencement, comment commencer, puisque si de la première phrase, coulant de source aurait dû s'écouler tout le livre – chaque phrase signifiant déjà le tout – tant qu'il n'aurait pas su le début, subsistait quelque chose qui n'était pas clair. Cependant il fallait commencer. Et pour ne pas tourner autour du thème, pour habiter sa pensée, il devait réfléchir toujours comme pour un livre. D'où l'effet de ressassement, d'introduction perpétuelle, renforcé d'autant que sa pratique de la philosophie lui était à lui-même encore et toujours si neuve, disait-il, qu'il devait se répéter. Et l'on pourrait s'imaginer tous les livres inachevés à sa mort comme la recherche d'une introduction pour en finir avec la conclusion du *Tractatus*, une tentative précisément de desceller le « ce dont on ne peut parler, il faut le taire », cette phrase qui fermait le seul livre publié de son vivant.

Parmi toutes les *Remarques mélangées*, deux, l'une au début, l'autre vers la fin, sont titrées : « pour une préface », esquisses, l'une en 1930, l'autre en 1948 d'une préface aux

1. Comme il se nomme dans ses écrits.

*Remarques philosophiques*¹. Des préfaces? Non, des avertissements, de sévères mises en garde destinées à écarter un lecteur « mondain » – « une préface pourrait être intitulée un paratonnerre » (Lichtenberg). Livre « destiné à un autre esprit que celui du large courant de la civilisation européenne et américaine. L'esprit de cette civilisation dont l'industrie, l'architecture, la musique, le fascisme et le socialisme contemporains sont l'expression est étranger et antipathique à l'auteur »... « J'écris à proprement parler pour des amis qui sont dispersés aux coins du monde » (1930). Et en 1948 « Ce n'est pas sans effort que je remets ce livre à la publication. Les mains dans lesquelles il va tomber ne sont pas celles pour la plupart que je me représenterais volontiers. Pourvu – je le lui souhaite – qu'il soit bientôt totalement oublié des journalistes philosophiques et peut-être ainsi réservé à une meilleure catégorie de lecteurs ». Précautions inutiles puisque la seule chose que n'inventera jamais l'auteur d'un livre c'est son lecteur, et toutes les mains qui feuilletteront le livre troubleront par le bruit des pages ces « choses que je me dis entre quatre yeux », ces « monologues avec soi ». Aussi le projet de préface devient lui-même sujet à critique, comme marge du texte : « Car si un livre est écrit pour le petit nombre, cela s'avérera à l'intérieur qu'il n'y a que le petit nombre pour le comprendre. » La préface devrait montrer l'esprit du livre, mais elle ne peut pas décrire le livre, comme ne peut décrire la vérité que celui qui repose déjà en elle, et non celui qui tente une fois de quitter le terrain de la fausseté pour l'atteindre. A l'entrée du livre est la conversion, c'est-à-dire le retournement de celui qui l'écrit, et sa séparation d'avec le lecteur. Dans un autre projet de préface (retenu par l'éditeur comme définitif) il écrit : « J'aimerais dire que ce livre a été écrit à la gloire de Dieu, mais le dire serait aujourd'hui une escroquerie, entendons : ce ne saurait être compris de façon correcte. » Toutes les remarques amoncelées d'un projet de préface à l'autre furent peut-être le mouvement sur le pas de la porte, « où d'autres continuent d'avancer, je reste là ».

1. La préface publiée dans l'édition des *Remarques philosophiques* est encore un texte différent daté de 1930.

Limbes d'un autre livre, desseins qui n'arrivent pas à se commencer, nœuds d'un texte à venir : Je ne vois pas un puzzle épars, mais le projet encore pelotonné d'un court roman et d'un petit livre du langage.

Lichtenberg et Wittgenstein avaient projeté un livre d'une ambition démesurée : un livre où l'image de la fiction pour l'un et la danse réfléchie du langage pour l'autre auraient si uniment épousé l'écriture que le livre eût été un miroir sans défaut, où le singe s'il s'y regardait n'aurait pu y voir apparaître un apôtre, où le lecteur aurait pu, remarquant la difformité de sa pensée, se corriger à l'aide du seul outil du miroir-livre. Mais la fabrication d'un tel objet – adverse à toute représentation – ne pouvait que faire trembler son artisan même. Elle exigeait l'élimination de toute impureté. La même année qu'il se proposa cette métaphore du miroir, L. W. eut cette image cauchemardesque où « dans le miroir un beau vêtement se transforme (se coagule pour ainsi dire) en vers et en serpents quand celui qui le porte, satisfait de lui, se regarde ». Le miroir ne pouvait être parfait et correcteur, c'est là le cercle vicieux de la vérité. Dans un tel miroir ne serait plus apparu au lecteur que le corps décomposé, son résidu terminé, le cadavre – et au premier d'entre eux, l'auteur.

Ils n'écrivirent donc pas en caractères habituels, ils réinventèrent l'écriture en miroir, non plus dans la calligraphie mais dans le style. Ils allèrent dans l'autre sens que l'esprit du temps avec la certitude d'écrire pour un autre cercle que le cercle des lecteurs de leur temps, au risque qu'il n'y eût jamais que des cadavres pour les lire. Ils écrivaient dans l'autre sens, la perception dans la folie de leur entreprise ne pouvait que grandir de la destinée cadavérique de cette écriture, et ce mouvement démantibulé qui caractérisa ces rôdeurs au centre du sujet, ces marcheurs remâchant, fut leur humour – aussi bien Wittgenstein est-il le premier auteur philosophique buster-keatonien. Humour attaché à cette attention extrême pour décrire les états et les effets de son corps qui le fit « non conformiste », pour Lichtenberg; et à cette assumption du corps comme gigantesque topographie chez Wittgenstein : la distance qui sépare la tête de la main d'un homme normal se met à

être observée par des yeux lilliputiens devant qui le corps surgit d'un coup, continental.

Ils livrèrent combat avec la langue, l'ayant amenée dans leur chambre comme un partenaire sportif avec qui échanger des coups. Combat dont l'issue fut la diabolique disjonction : « Jadis ma tête (mon cerveau) notait tout ce que je voyais et entendais; aujourd'hui il n'écrit plus rien mais m'abandonne ce soin. Qu'est-ce donc ce JE? JE et l'écrivain ne sont-ils pas une seule et même personne? » Et l'autre : « Je pense réellement avec la plume car ma tête ne sait souvent rien de ce que ma main écrit ¹. »

Ils échangeaient des coups, restent les blessures. Peut-être n'y avait-il pas d'ordre à chercher dans cet opuscule, comme l'écrivit Lichtenberg, peut-être les philosophes sont comme les enfants, qui griffonnent n'importe quel trait sur le papier et demandent ensuite : « Qu'est-ce que c'est? » Et peut-être les romanciers ne commencent pas autrement. Mais la suite des caractères impose un ordre, l'imprimerie; et le lecteur finit le livre. Nous lisons après coup, comme on fait le ménage. On rentre dans la pièce où l'on s'est battu, que l'on a salie et souillée. On nettoie en étant au bord de l'écoeurement, du fou rire, du regret, du sentiment d'indiscrétion. Et le malaise s'accroît car en lisant, on vide de ses effets la chambre dont le locataire ne paierait plus le loyer. Et tandis que le livre se dévide à travers le lecteur, la lecture-nuit défait ce que l'écriture-jour avait tapissé.

Œuvres non pas enfouies, mais évanouies. Œuvres qui s'évanouissent entre nos mains, perdent connaissance sous nos yeux; œuvres endormies, qui se sont endormies aussi profondément que la Belle au Bois dormant.

« The whole man must move together », l'homme écrit tout entier. La phrase de Kleist citée par Wittgenstein est comme il le dit « un étrange aveu » : « Ce que le poète préférerait serait de pouvoir traduire les pensées elles-mêmes sans mots. »

1. Le dernier projet de livre auquel travailla Wittgenstein est essentiellement consacré à la certitude que cette main-là que je vois et qui écrit, est bien la mienne. « Si tu sais que c'est là une main, alors nous t'accordons tout le reste. » A Wittgenstein le muet répondra avec ses mains, qui sont comme sa bouche.

Juste un rêve, car reste le corps du livre, même s'il est en miettes, même s'il ne nous convie à assister qu'au « conclave de la tête », suivant Lichtenberg, de qui l'a écrit.

Sûrement aurons-nous une lecture gauchère de ces annonces, de ces publicités qui sont aussi des épitaphes. Xylophages qui assistons à une élection secrète et blanche, nous ne rongeons pas un livre, mais par rangées entières nous dévastons une bibliothèque, puisque ces écrits furent le « lire à la bibliothèque de soi-même ».

BRUNO BAYEN